L’école Gorrias se trouvait tout au bout du Bd Bugeaud, à droite en montant. Elle était divisée en deux parties, d’abord l’école des filles dont la directrice était l’excellente Mme Guillermain, suivie de celle des garçons sous l’autorité du brave M. Lefèvre (que j’ai connu une année), puis du redoutable M. Amato, largement secondé dans son autorité par la règle *Aïcha*. En réalité c’était un barreau de chaise d’écolier, en bois. De ce fait, les garçons, pour se rendre à leurs chères études, passaient inévitablement devant l’entrée de l’école des filles ; Il y avait toujours des clins d’œil hardis et des quolibets consternants ou autres niaiseries affligeantes du style « *Nelly, chérie, tragédie*», de la part des plus téméraires, à l’adresse des filles et notamment de celle ainsi prénommée. Les filles attendaient souvent devant la porte de l’établissement, peut-être pour voir passer les garçons. Devant l’entrée des garçons, on ne risquait pas de s’y attarder, à cause du père Amato, qui nous faisait rentrer dare-dare. Nous, mes copains et moi, restions assis sur le petit muret de la propriété Garcia qui faisait l’angle du BD Bugeaud avec la rue des Frères Gorrias, d’où le nom du CEG.

Au début de l’année scolaire **1952-53**, au sortir de la maternelle, nous accédions enfin à l’école des « *grands* » : l’école Gorrias. Je ne vous raconte pas la fierté que l’on éprouvait. En 3 mois seulement, nous étions passés du statut de *petits* à celui de *grands*. L’immensité du bâtiment était impressionnante, en comparaison de la minuscule école maternelle.

On entrait dans un vaste hall, face à la cantine qui séparait les deux écoles, filles et garçons. A gauche on retournait dans la cour des filles, et de suite à droite, on parvenait à celle, très grande, des garçons, divisée en 2 par un terre-plein sur lequel poussaient quelques arbres et plantes. En fait, cela partageait la cour, au fond, il y avait la cour des petits (du CP au CM2), et devant, donc de suite en entrant, la cour des grands (de la 6ème à la 3ème). En face de l’entrée, sur la gauche, se dressaient les lavabos et WC, après suivait un petit jardin fleuri avec des étendages utilisés par les enseignants qui bénéficiaient d’un logement de fonction. Puis il y avait 2 classes, un autre jardinet, et enfin d’autres lavabos et WC. La majorité des classes se situaient sur le côté droit longé par un préau et sur le fond de la cour. Un peu plus tard, jouxtant le terre-plein, 2 classes supplémentaires (en préfabriqué) avaient été construites côté cour des petits: la 4ème et la 3ème (Baby boum d’après-guerre oblige), réduisant sensiblement notre aire de jeux.

M. Roman s’occupait d’une classe de petits arabes qui avaient des difficultés avec la langue française. Juste après, se trouvait la classe de CP, tenue par Mme Lodi. Cette classe a donc été notre 1ère classe dans cette grande école. Mme Lodi était très douce, et de ce point de vue, ressemblait beaucoup à Mme Vinent, ce qui ne nous changeait pas tellement, en faisant abstraction de la « *case* » Olivier. Au minimum, 53 élèves remplissaient cette classe (on nous parle maintenant de classe surchargée avec 32 élèves). Malgré le nombre, nous avions appris à lire et à écrire.

**1953-54**. Après le CP, toutes les classes, jusqu’à la fin du primaire, étaient doublées, réduisant singulièrement les effectifs par salle. Les 2 cours élémentaires 1ère année étaient tenus respectivement par Mme Gibrat et Mme Pons (une tante de mon frère de lait Serge). Nous étions tout de même 45 élèves. Le CE1 avait été mon 1er déchirement, puisqu’on me séparait de mon frère Jean-Jacques, parti lui, chez Mme Pons. Je ne comprenais pas pourquoi on me faisait ce sale coup. Je me souviens avoir pleuré comme une madeleine. Enfin, l’année s’était déroulée normalement. Entre le CE1 de Mme Pons et le CE2 de Mme Anton, il y avait les appartements des enseignants.

Il y avait 2 librairies dans la rue principale. Mme Palmarini possédait la plus grande en face de l’épicerie Vivo. Dans mon quartier, j’achetais toutes les fournitures scolaires et les *mickeys* chez Mme Alzina. Son petit magasin était situait entre la grande épicerie de Ben Salah et la blanchisserie Adrover, près du « *Petit Prince* » de Mme Tur. Mme Alzina était secondée, dans sa tâche, par la minuscule mais facétieuse Lulu, figure de Fort de l’Eau, qui était bien rigolote, et par la gentille Zorette.

Vers l’intérieur, mais près d’Alger, il y avait la station de sports d’hiver des algérois ; Chréa. L’été, elle était transformée en une sorte de sanatorium, où les enfants malades venaient passer la saison. Mon frère, chétif, y avait été admis. Pour ne pas le laisser seul, mes parents s’étaient débrouillés pour que je l’accompagne, alors que j’étais en pleine santé, et que je n’y avais pas droit. Pour ce faire, ils s’étaient assurés de la complicité de ma tante Armande qui travaillait au centre. On appelle cela du piston. C’était un site splendide. Les moniteurs s’occupaient bien de nous. Je me souviens que nous courions, un filet à la main, après les papillons. Une nuit, j’avais été réveillé par l’agitation de mon lit qui bougeait dans tous les sens avec force. Je ne comprenais pas ce qui survenait. Le lendemain matin, on apprenait le tremblement de terre dévastateur d’Orléansville.

L’année suivante (**1954-55**), je suis allé chez M. Gibrat (l’époux de la précédente) au CE2, où j’ai retrouvé Jean-Jacques. Cette année-là, Jean-Jacques et moi, étions associés pour les noyaux d’abricots. Il faut dire que l’on se défendait pas mal à ce jeu. Notre dextérité nous avait permis de récolter une énorme quantité de noyaux, un véritable pactole, que Jean-Jacques gardait chez lui précieusement. Chaque jour, avant le départ pour l’école, nous n’en prenions qu’une poignée et nous revenions les poches pleines. Nous étions détenteurs d’une sacrée richesse. Aussi n’avais-je pas compris pourquoi Jean-Jacques était arrivé à l’école, un jour, avec la totalité de notre trésor, dans un gros sac en plastique transparent qu’il tenait fermement dans sa main. Cela se passait au bas des 3 marches qui séparaient le CE2 du CM1. Le sac avait explosé (peut-être qu’un garçon mal intentionné l’avait aidé à s’ouvrir) et son contenu s’était répandu par terre comme une traînée de poudre, il y en avait partout. Alors bien sûr, cela avait été déclencheur d’une cohue phénoménale. Tout le monde se précipitait pour en récolter le maximum, mais pas dans le but de nous aider, non. Moi, d’une main, je récupérais ce que je pouvais et de l’autre je tapais sur ceux qui profitaient de la situation. Ce jour-là, Jean-Jacques, je crois bien que je t’en ai voulu. Maintenant quand j’y repense, je ne peux m’empêcher d’en sourire, car tout de même, faire tout ce raffut, pour de simples noyaux d’abricots….. quelle dérision !

J’étais un garçon ni très grand, ni costaud, mais j’étais hargneux. Par ce fait, j’étais toujours impliqué dans des bagarres. Jean-Jacques, beaucoup plus grand et plus fort, me défendait toujours. Comme nous étions toujours ensemble, on nous prenait pour des frères. Quand un gars, plus balèze que moi, venait vers moi, avec des intentions belliqueuses évidentes, je l’arrêtais de suite en le menaçant : « *Tu veux que j’appelle mon frère ?* ». Ca le calmait aussitôt. Des fois même j’abusais de cette protection, et c’est moi-même qui cherchais des noises. Hargneux, je vous dis.

Trois marches plus bas, j’arrivais au CM1 de M. Anton, tandis que Jean-Jacques était dirigé sur l’autre CM1 de M. Lopez (**1955-56**). Cela a été le tournant de notre scolarité. Jusqu’à présent nous n’avions subi aucuns sévices de la part de nos précédents instituteurs (trices). Avec le père Anton, ce n’était plus la même musique. Si l’on parlait, ou si l’on travaillait mal (ce qui, entre parenthèses, était mon cas pour les 2 motifs), c’était le coup de baguette sur les doigts ou le supplice de l’estrade. Il consistait, ce supplice-là, à nous mettre à genoux sur le rebord de l’estrade, sur une règle, les pieds dans le vide, pendant de longues minutes qui nous paraissaient interminables. Fallait le trouver celui-là. Dieu que ça faisait mal ! On ne risquait pas de se plaindre à nos parents. L’instituteur poussait le vice jusqu’à accrocher un rétroviseur de voiture au dessus du tableau noir, de manière à surprendre ceux qui parlaient dans son dos pendant qu’il écrivait sur le tableau. J’en connais un qui ne pouvait s’empêcher de « *tchatcher* », même en connaissant les risques encourus. Je crois avoir été celui qui avait usé le plus l’estrade. Ce n’est pas possible, je devais être maso. Un jour M. Anton m’appela. « La *purée*, *qu’ai-je encore fait ?*». « *Va chez Mme Anton et ramène moi Bellier* », m’ordonna t-il. « *Ouf !* ». M’étais-je exprimé avec soulagement. Au sortir de la classe, en passant devant l’estrade, et surtout, profitant d’une distraction du maître, je lui avais fait un pied de nez comme pour la narguer. A l’estrade, bien entendu, pas à M. Anton. Maso peut-être, mais pas encore fou. Je précise qu’entre le CE2 de Mme Anton et le CM1, il y avait le CE2 de M. Gibrat. J’arrivais donc dans la classe, après avoir frappé à la porte, je prévenais la maîtresse que M. Anton réclamait l’élève en question. Elle m’avait répondu : « *C’est ça emmène-le, car je ne peux plus supporter son indiscipline*». Alors là, chapeau Anton ! En plus d’être vicieux, il était magicien. Comment diable avait-il fait pour savoir que Bellier perturbait le cours de Mme Anton ? Je me pose encore la question 56 ans après, sans trouver de réponse. Impossible ! elle n’avait pas pu le prévenir, les portables n’existaient pas déjà. Je ne le saurai jamais !

Chez M. Lopez, Jean-Jacques me racontait que ce n’était pas mieux dans sa classe. Au niveau des punitions, M. Lopez était également un expert, peut-être moins doué quand même que le père Anton. Sa spécialité à lui, c’était de pincer les cheveux de la tempe et de tourner sadiquement, tout en soulevant. Ah ce n’était pas mal non plus. A croire que ça les faisait jouir. Sauvages va !

Onze familles habitaient ma cour. Je m’entendais bien avec tout le monde, mais j’étais plus proche de Gérard et sa sœur Raymonde, et, bien qu’ils soient plus âgés, de Pierrot et sa sœur Jeannine, mes voisins immédiats. Tous les quatre, je les considérais comme faisant partie de ma famille. C’était, j’en suis certain, un peu le sentiment que tous les aquafortains partageaient. Cela faisait partie de notre mentalité. Te rappelles-tu Pierrot, quand notre petite voisine du haut, Marie-France, la fille de Jean (qui travaillait à la pharmacie Pinaud) te chantait : « *Pierrot pourquoi t’as de la moustache, dis-le moi ça m’fera plaisir ?*». C’était une chanson de l’époque, elle avait seulement remplaçait « *Achille* » par « *Pierrot* ».

L’hiver 56 avait été très rigoureux. Le chauffage central n’existait pas en Algérie, enfin pas partout. Maman faisait des flambées d’alcool dans la cuisine, dans une écuelle en fer blanc, pour donner un peu de chaleur. C’était la 1ère fois que je voyais la neige, surtout à Fort de l’Eau.

En face de l’entrée de l’école des filles il y avait un tertre, adossé à la ferme Mascaro, où 2 ou 3 arbres poussaient. Il était envahi d’herbes folles, très hautes, qui nous camouflaient un peu. On nommait ce lieu, le « *champ d’honneur* ». C’était là, en effet, que les comptes se réglaient et que les dettes d’honneur se payaient. Pour éviter la bagarre à la récréation, interdite et sévèrement punie par les instituteurs de service, on se donnait rendez-vous dans ce champ. Cela avait été mon cas, où j’avais rendez-vous à 16h15, avec un autre gars, justement, pour régler un litige qui nous opposait. J’attendais depuis un quart d’heure quand il était arrivé, mais pas seul. Ses frères, ses cousins l’accompagnaient. J’avais pris une rouste inoubliable (c’est pour cela que j’en parle, je ne l’ai pas oubliée). J’étais parvenu chez moi, en sang, les vêtements déchirés, des « *goffas* » partout. Ma mère, inquiète, avait demandé la cause de mon état. J’avais honte de lui révéler la vérité, alors j’avais menti. J’étais tombé dans une descente. On avait sa fierté ! Je ne suis pas certain qu’elle m’ait cru.

Dans cette même descente de l’école Gorrias, un jour j’avais vu la bonne Mme Raymond, toute en rondeur, chuter (avait-elle fait un faux pas ou des enfants turbulents l’avaient-ils bousculée, en passant près d’elle, sans le vouloir ?). Toujours est-il qu’elle avait perdu l’équilibre et avait roulé par terre, sans pouvoir s’arrêter. Elle avait du se faire mal. C’était une institutrice, assez conciliante, des filles.

En début d’année il y avait la visite médicale systématique du Dr. Nicolaï, assisté dans ses activités par ma tante Martine. C’est elle qui préparait le matériel, elle était aussi chargée de vérifier notre audition et de contrôler notre vue. Le docteur, lui, nous auscultait et nous faisait la cuti-réaction. Le bureau médical de situait dans le hall d’entrée, sur la droite, juste en entrant dans l’école.

Vers le mois de décembre il y avait la traditionnelle séance de la photo scolaire. Encore un moment agréable, pris sur le temps de travail.

Le samedi après-midi (était-ce toutes les semaines ou une fois par mois. Aidez-moi S.V.P.), nous avions une séance de cinéma à la cantine, moyennant une participation de 20F de l’époque. On nous passait souvent des films de cow-boys (Hopalong Kassidy, ou autres) ou peut-être plus rarement des vieux Laurel et Hardy. J’aimais bien ces moments-là, j’étais même très attentif. On entrait en file indienne dans la cantine, les filles à gauche, les garçons à droite. L’écran était situé vers la cuisine et le projecteur était flanqué sur un trépied. C’était encore une occasion, pour les filles comme pour les garçons de pouvoir se regarder et d’échanger des œillades complices. Je me souviens des belles fresques qui ornaient les murs de la cantine. Elles avaient été réalisées par un peintre amateur talentueux à la demande de Mme Guillermain et de M. Lefèvre. A ce propos, je voudrais remercier chaleureusement Gaby et Jacqueline pour les avoir photographiées lors de leur pèlerinage à Fort de l’Eau en mars 2007 et de nous les avoir offertes.

C’était Mme Cholbi, ma voisine d’en face et tante de mon amie Marie-Thérèse, la cuisinière de la cantine scolaire. Seuls pouvaient manger à la cantine, les enfants qui habitaient des quartiers éloignés comme le Lido, la Station ou la Verte-Rive…

Quand nous étions petits, nous construisions des charrettes en bois à roulements à billes. Nous faisions la course, en partant du haut du Bd Bugeaud, légèrement en pente. Parfois ce n’était que des planches en bois, en forme de croix articulée, à cause des roues avant directionnelles. Nous venions d’inventer le « Skate board ».

Ou alors nous descendions la même rue en poussant un cerceau (le plus souvent une jante de bicyclette). On s’amusait de rien.

Avec Jean-Jacques nous allions vers l’ancienne gare, en face de la station service de Lilo, cueillir des capucines que l’on offrait à nos mamans avec amour. Ou même encore, on partait dans les collines à la recherche de blettes que l’on vendait 20F la botte aux ménagères voisines. Cela nous faisait un petit argent de poche que nous nous empressions de dépenser en bonbons.

Au moment de Noël, nous partions vers les Tamaris, couper des branches de pin pour en faire un « *sapin* » de Noël. Nous le décorions de guirlandes et de santons que nous achetions chez M. Fernando. Nous adorions cette activité, synonyme de cadeaux en perspective.

Juste à côté de chez moi, il y avait un terrain qui appartenait à M. Blanès (aucune parenté avec le propriétaire du café « les Bas-fonds »). Plus tard, il l’avait vendu à l’entrepreneur de maçonnerie Lachize. Ce terrain, laissé momentanément à l’abandon, était devenu notre aire de jeu. Il était limité vers le Bd Bugeaud par une haie de cognassiers. En y grimpant, mon petit frère Francis avait mis la main sur un nid de guêpes. A cause des nombreuses piqures, celle-ci avait terriblement enflé. Notre voisine, Mme Ximenès, lui avait conseillé de faire pipi dessus. Il avait obéi et, miracle, sa main avait dégonflé dans les instants qui ont suivi. Le remède des grands-mères est toujours efficace. On y jouait aux cow-boys et aux indiens (sur ce terrain), avec Jean-Jacques, Alain, Aliouète, Morin (diminutif de Mohamed) et Omar (2 frères qui habitaient la grande maison en arrivant au village), Gaby et Jean-Paul. Dans l’attente de leur utilisation, M. Lachize avait entreposé des tôles ondulées. Elles nous servaient à construire des cabanes, sans imaginer, par inconscience, le danger que cela faisait planer sur nos têtes, car elles étaient particulièrement coupantes. Sur le côté gauche du terrain, devant, il avait également bâti un petit appentis en bois fermé à clef, pour y ranger de l’outillage. Un jour, avec Jean-Jacques, devant la ferme de *Cheik* (c’était un surnom) Pons, sur la route des collines, nous avions trouvé 3 chatons mignons, qui miaulaient de faim. Etaient-ils abandonnés par leur mère ? Nous ne le savions pas. Toujours est-il que nous les avions recueillis. Nous leur avions construit un abri en carton que nous avions disposé sur le toit de la cabane en bois de chez Lachize, pensant ainsi les mettre à l’écart de tout prédateur. Tous les jours, pendant l’interclasse de midi et après l’école, Francis, Jean-Jacques et moi venions les nourrir. Chacun s’occupant de son chat. Nous étions aux anges. Cela n’avait pas duré longtemps, tout juste une semaine peut-être. C’était sans compter sur la méchanceté de mon grand-oncle Barthélémy (un frère de mon grand-père paternel) surnommé « *Coutounette* » (parce qu’il avait du coton dans les oreilles), nous, nous l’appelions « *Bartouméou* ». En rentrant de l’école, un après-midi, nous avions fait la macabre découverte. Les chatons avaient été massacrés, écrasés avec des pierres, laissés à même le toit de la cabane, cadavres et armes du crime. Nous avait-il guettés, ou bien avait-il entendu les chats miauler ??? Mais comment peut-t-on être si mauvais ?

C’est qu’il n’en était pas à son 1er coup d’essai, le *Bartouméou*. Pierre, frère cadet de Bernadette et voisin de Jean-Jacques en savait quelque chose. Combien de seaux avait-il reçus sur la tête, parce qu’il jouait sous sa fenêtre, un véritable crime ? J’avais peur de lui, et  je n’étais pas le seul. Je prenais toutes les précautions pour ne pas le fâcher, et il n’en fallait pas beaucoup. Un jour, voulant passer par le couloir Jeannin, je regagnais le Bd Bugeaud, à partir de la rue de France, avec ma voisine de cour Raymonde, la sœur de Gérard. Il était devant la porte, barrant le passage. Je m’excusais dans les formes pour passer, et j’avais demandé à Raymonde de bien refermer la porte derrière elle, je savais qu’il tenait à ce que ce soit fait ainsi. Une fois à l’intérieur, alors que je m’apprêtais à embrasser la cousine Yvonne (la sœur du tailleur) pour la saluer, il était arrivé comme une furie et m’avait foutu une castagne dont je ressens encore l’impact. Yvonne, prenant ma défense, lui avait demandé la raison de cette colère. « *Il m’a traité de con !* » avait-il sèchement répondu, comme si cela pouvait-il être quelque chose d’envisageable. Courageux, mais pas téméraire. « *Mais non, il a demandé simplement à Raymonde de refermer la porte derrière eux*». Merci ma chère cousine, mais ça ne servait à rien, puisqu’il s’en était pris à toi par la suite. C’est vrai qu’il était sourd, mais de la à confondre « *ferme la porte* » et « *con* » il y a quand même une marge, vous ne croyez pas ?

Un autre jour, c’était pendant l’été 59, avec maman, alors que nous montions le Bd Bugeaud pour aller chez nous, elle m’avait proposé de m’offrir un créponé, autre spécialité de la pâtisserie Jeannin. Gourmand comme pas deux, je m’étais donc précipité vers le grand portail en bois qui condamnait l’accès de la pâtisserie. *Bartouméou* était devant, me tournant le dos, en train de bricoler dans une niche murale du compteur d’eau, juste à droite dudit portail. Pour ne pas le déranger, toujours la peur au ventre, j’ouvrais lentement le portail avec toutes les précautions d’usage, et au moment où je passais la tête, d’un violent coup de pied, il l’avait brutalement rabattu sur ma joue, me la tailladant sur 5 cm bon poids, avec la ferraille qui servait de serrure. J’étais retourné vers ma mère, le visage ensanglanté. Maman, ne comprenant pas sa réaction, lui avait fait part de son mécontentement. Il s’en était donc pris à elle, en lui ordonnant de « *fermer sa gueule* », c’était le terme employé. Comment avait-il pu manquer de respect à ma mère de la sorte, alors qu’il avait tort en plus ? Je ne l’acceptais pas. Mon sang n’avait fait qu’un tour. Ayant profité de sa remise à la besogne, et tout penché qu’il était, la tête sur son compteur d’eau, je lui avais décoché un formidable coup de pied dans le postérieur qui l’avait complètement basculé dans le trou. S’ils m’avaient vu, les dirigeants de l’USFE, m’auraient probablement embauché sur le champ. J’y avais mis tout mon cœur et toute ma hargne. Et bien sûr, je détalais sans demander mon reste. Je crois bien avoir été le seul, dans tout le village, à avoir corrigé *Bartouméou*. Un exploit. Du coup, plus de créponé. Et pourtant, d’après l’éducation que j’avais reçue : « *Il ne faut jamais manquer de respect aux personnes âgées* », maman avait été surprise, pour ne pas dire choquée, de mon attitude irrespectueuse, ce sont des choses qui ne se faisaient pas. Elle avait menacé de le dire à mon père lorsqu’il rentrerait de Villegénis, près de Paris, où il suivait un stage sur la Caravelle. Encore une correction en perspective (qui n’est jamais venue heureusement). Voilà pour tonton Barthélémy. Je pense à Mme Castiglia, ma voisine d’en face, combien de fois s’est elle accrochée avec lui ? C’était la véritable *Mama* italienne, il était ni bon, ni imprudent, faire des misères à ses 2 enfants. C’était une des rares personnes à ne pas craindre *Bartouméou.*

Pour revenir à notre terrain de jeux de Lachize, alors que je jouais, seul, au fond du jardin, Antoine, mon voisin d’en face, un peu plus vieux que moi, et le plus jeune des garçons du pâtissier (la Potinière), venait d’y entrer. Il possédait une carabine à plomb rond, et tout en jouant, m’avait visé et avait tiré, pensant sûrement que la distance allait atténuer l’impact. Malheureusement pour moi, ce couillon tirait bien, il m’avait atteint en pleine poitrine, protégée par une simple chemisette d’été. Le choc m’avait fait tomber à terre. Heureusement aussi, que je n’avais pas été touché au visage. Antoine, affolé, s’était précipité vers moi pour s’enquérir de mon état. Si tu lis ces lignes, Antoine, t’en souviens-tu ? Alors saches que je ne t’en tiens pas rigueur. J’aurais toujours plaisir à te revoir, ainsi que ta sœur Raymonde avec qui je partageais les jeux quand nous étions plus petits. Je ne sais plus ce qu’elle est devenue.

Sur ce même terrain, un jour Francis avait trouvé une culotte couleur chair. Tout ce que nous trouvions, nous devions le rapporter au commissariat, telle avait été notre éducation. Avec Francis, nous sommes donc allés au commissariat pour en faire la déposition. Je me souviens toujours du visage de l’agent qui nous recevait et qui disait à mon frère, avec un large sourire ironique : « *Au bout d’un an et un jour, si personne ne vient la réclamer, cette culotte sera à toi* ». En rentrant chez nous, Nous avions vu notre voisine Cécile se plaindre. Elle avait perdu une culotte qu’elle venait d’étendre, probablement qu’un coup de vent l’avait détachée de son support. Francis lui apprenait qu’il venait justement d’en porter une au commissariat. Je n’en suis pas sûr maintenant, mais je crois bien qu’elle était allée la chercher. Sûrement, puisque Francis, l’année suivante, n’avait rien touché.

Du côté paternel, j’avais 2 cousins germains, l’un, Marc, avait 16 ans de plus que moi, et Pierre était mon aîné de 2 ans. Alors forcément, j’étais plus proche de ce dernier (d’autant plus que Marc vivait à Affreville). Nous étions très complices, ainsi qu’avec sa sœur, ma cousine Francette, la reine des farceuses. J’avais une grande admiration pour ce cousin que je trouvais très courageux. Il n’avait peur de rien. Je le suivais aveuglément. J’avais 6-7 ans, lorsque l’on rencontrait un autre garçon, qu’il soit plus grand ou plus petit que moi, il me disait : « *Tu vois, celui-là, va lui foutre des coups !* ». Et moi, inconsciemment, sans réfléchir, j’obéissais. Je n’ai jamais su si pour lui, c’était un test, ou sa manière à lui, de m’aguerrir. Je le lui ai demandé bien plus tard pas, il n’avait pas pu me répondre, ne se rappelant plus du tout de cette épisode de notre vie. Toujours est-il que, quelque soit l’issue du combat, il n’intervenait jamais. Un jour, alors que nous étions devant chez moi, un arabe de ma connaissance, passait sur le trottoir d’en face, il m’avait ordonné de le frapper. C’est que j’avais fait aussitôt, sans chercher à comprendre. Ne voyez pas là un acte de racisme, parce que, qu’il fut indigène ou européen, cela ne faisait aucune différence. Et puis le racisme est une affaire d’adulte, pas d’enfant. Seulement voilà, l’arabe en question était plus fort que moi, et c’était moi qui avais dérouillé ce jour-là. Mais ça ne s’arrêtait pas là, l’inconvénient c’est que ce jeune habitait en face de la villa baroque du Dr. Salor, derrière la marchande de bonbons, Mme Adèle, à côté de chez Jean-Marc O. et Christian B.. Il était justement sur mon itinéraire pour aller à l’école. Alors, je recevais ma raclée quotidienne que j’avais finie par éviter en faisant un détour par la Rue de France. Puis il avait fini par m’oublier.

La dernière fois que j’ai été complice de ce « *jeu* » stupide, c’est quand, tandis que cette fois-ci nous nous trouvions chez lui, Pierre m’avait demandé de frapper Christian S., son voisin, qui était plus grand de taille et avait 1 an de plus que moi. Je l’avais fait, Christian, sans se défendre s’était enfui chez lui en pleurant. Cela m’avait fortement marqué et j’en avais éprouvé une grande tristesse. Christian était un garçon d’une extrême gentillesse. Plus tard nous avons été dans la même classe. Je sais que tu as vécu à Nice Christian, j’aimerais tant te revoir, ne serait-ce pour te demander pardon.

Pierre était joli garçon, plus grand il attitrait le regard des filles. Et justement, je ne sais pas si c’était à cause de l’une d’entre elles, il avait eu une altercation virulente avec un autre garçon, fils de boucher. Il s’en est suivi une belle bagarre. Rendez-vous avait été pris sur la plage (laquelle ? je ne sais pas, je n’avais pas assisté au pugilat, cela m’avait été rapporté). L’autre garçon été venu, armé d’un gros couteau de boucher et avait entaillé sérieusement l’avant-bras de Pierre, qui avait fini par le désarmer. La colère aidant, Pierre lui avait administré une bonne volée, puis mon oncle Marceau, alerté, était venu également corriger le garçon, surtout pour le fait d’avoir apporter une arme. La police, à son tour, était arrivait sur les lieux, et l’avait amené, après encore une correction, au commissariat. Enfin le père, qui avait supplié mon oncle Marceau de ne pas porter plainte (ce qu’il avait fait) avait récupéré son fils, non sans lui avoir foutu une tannée pas volée. Je pense qu’il aurait mieux fait de rester tranquille chez lui, ce jeune, car il avait fait une telle collection de beignes dont il se serait sûrement passé.

Quant à Francette, elle possédait tout un attirail impressionnant de gadgets qui allaient de la boule puante au camembert couineur, en passant par le coussin péteur. C’était un réel ravissement de la seconder dans ses coups fourrés. De toute façon, dans ces cas-là, il était préférable d’être de son côté, on évitait ainsi de se trouver dans une situation de dérision à coup sûr. Pour les tours de Francette, je pense notamment à Joachim Costa dit « *Jaïmet* » (prononcer Raïmet), qui était sa proie préférée, parce que très facile à duper. Ils étaient 3 frères (dont 2 étaient albinos), Joachim, Vincent et Antoine, je crois bien. Ils avaient fait à peu près tous les boulots à Fort de l’Eau. Ils avaient été cantonniers, marchands de poissons ambulants, musiciens de rues…. L’aîné jouait de l’accordéon, tandis que son frère Vincent l’accompagnait avec des cuillères qu’il entrechoquait en cadence. C’était un peu des aventuriers. Ils bossaient quand ils trouvaient un travail. Parfois, leur mère grillait des cacahuètes (on la surnommait « *la cacahuétéra* ») qu’ils revendaient dans la rue. Et quand le travail se faisait rare, ils travaillaient quand même, car à cette époque, les chômeurs étaient employés à la voirie par la mairie qui leur donnait 10F par jour. Comme je l’ai déjà dit, la victime favorite de Francette, Jaïmet, était un vieux garçon albinos très sympathique. Il se faisait toujours attraper par les pièges de Francette, et même parfois, je me demandais s’il s’en apercevait.

En en parlant, je repense à tous ces petits métiers ambulants qui existaient à l’époque. Je revois toujours le vitrier, avec sur son dos, une espèce de chevalet en bois sur lequel étaient soigneusement rangés des carreaux neufs. Il criait : « *Vitrier ! Vitrier !* ». Et le rémouleur, avec sa grande roue actionnée par une pédale, lui, il chantait : *« j’aiguise vos couteaux et vos ciseaux*…». Jeannine, ma jolie voisine de 10 ans mon aînée, préférait écouter les chanteurs de rues qui, après leur séance de chant, vendaient les chansons imprimées sur des feuilles de couleur. Elle les avait toutes, « *mon cœur est un violon sur lequel ton archet joue*… » ou encore « *Domino, Domino*… » d’André Claveau. « *Et gratte, gratte avec ta mandoline mon petit Bambino*…» de Dalida, « *Etranger au paradis*… » de Gloria Lasso, le « *rossignol madrilène* ». Fartas, que l’on nommait ainsi parce qu’il n’avait pas de cheveux, poussait un chariot qui contenait des oublis, une galette de maïs (je pense) sucrée, recourbée en gros cornet, un délice. Et cet arabe, en triporteur motorisé, qui vendait de la vaisselle, toutes les bonnes ménagères se servaient chez lui, il n’était pas cher. Je me rappelle de Bénéjan, installant une caisse en bois en plein milieu du trottoir, devant un petit local, près de la menuiserie Delmas, sur laquelle il étalait des zallabiahs, que sa femme confectionnait, pour 5F pièce (avant les nouveaux-francs). J’étais un bon client. Ce petit local appartenait à M. Pons, le bourrelier de la Rue de France, entre la boulangerie Grégori et le café de Jean-Jean Blanès. Il employait une moukère qui cardait, à l’aide d’un appareil adapté, la laine des matelas.

Le papa de Jean-Jacques avait un triporteur comme celui du marchand de vaisselle. Il s’en servait pour effectuer ses livraisons chez les clients éloignés. En effet, pour améliorer les fins de mois (ah, ce n’était sûrement pas un colon), il sous-traitait la distribution de bouteilles de gaz de l’entrepôt Fernando. Oui car M. Fernando, un homme âgé aux cheveux bien blancs, en plus de la grande quincaillerie qu’il possédait avec son fils, dans la Rue de France, entre le café « *Le Glacier* » d’Olivès et la boutique « *Paris photo* » du photographe Juneja (où mon voisin Gérard travaillait), on trouvait de tout (y compris de la vaisselle et surtout des beaux jouets), il avait, côté Bd Bugeaud, près des vanniers (en face des grands-parents Vinent), cet entrepôt de bouteilles de gaz.

Pendant les jours de congés scolaires, quand le soleil était de la partie, notre plus grande joie, à Jean-Jacques et moi, était de faire ces livraisons avec lui. On s’installait dans la « *nacelle* » du triporteur, face au vent, parmi les bouteilles de gaz qui étaient couleur marron-clair, si ma mémoire est bonne. C’était ça aussi, le bonheur. A cause d’un accident de travail, survenu alors qu’il chargeait son véhicule, Il avait été obligé de s’arrêter plusieurs jours. Il avait reçu une bouteille de gaz sur le pied, l’immobilisant un bon moment. Cela avait du être extrêmement douloureux. C’était mon père qui avait pris la relève pour assurer les livraisons. C’était ça la solidarité. Un peu plus tard, le papa de Jean-Jacques avait troqué son triporteur contre une 2CV camionnette beige. Il nous emmenait promener à la Réghaïa, chez la famille de Jean-Jacques.

Bien avant cette période, je me souviens d’un drame qui était survenu à la sœur de Jean-Jacques, Annie, alors très jeune. Elle s’était ouvert le poignet à travers une vitre de la porte-fenêtre de la cuisine, qui donnait sur le couloir (ou peut-être sur le magasin). Ses parents, affolés, on ne le serait à moins car elle saignait beaucoup, l’avaient conduite aussitôt chez le docteur Coty. Il professait à la grande maison, a l’entrée du village. Jugeant la blessure sérieuse, il avait conduit Annie et ses parents vers l’hôpital de Belfort. Je revois toujours la vedette verte (ou peut-être bleue) du docteur disparaître dans le virage, en direction d’Alger. Ah, chère Annie, tu peux te vanter de nous avoir filé une sacrée trouille !

En parlant de voitures, comment ne pas évoquer la belle américaine, une Plymouth, du pharmacien Pinaud et de la petite MG blanche de son fils. Le docteur Laffy qui avait remplacé M. Coty parti à la retraite, conduisait une belle décapotable rouge, une « *Plein ciel* », je pense. Cela contrastait avec la vieille Ford verte des années 30 du père Delmas, le menuisier. Il la garait toujours devant l’entrepôt de Jeannot Mari, ou des montagnes de carottes attendaient d’y être nettoyées.

Il nous arrivait parfois de jouer au nain jaune, chez Jean-Jacques, participaient également sa sœur Annie et ses bonnes copines, Claudette et Badou (Bernadette), la fille de notre directeur d’école. Encore des moments que j’appréciais.

Alain, le fils de Lilic, patron du « *café de France* », chez qui nous faisions, de temps en temps un « *Pim foot* », avait un oncle amusant et très sympathique, que tout le monde nommait affectueusement « *tonton* ». C’était un oiseleur, il attrapait au filet des chardonnerets qu’il revendait 50F pièce de l’époque. Il les encageait dans une grande volière. Il les dressait. Pour boire, l’oiseau était capable de retirer d’un petit puits, un dé à coudre rempli d’eau, et pouvait ainsi se désaltérer. C’était fabuleux de les voir. Un matin de bonne heure, à 5h pour être plus précis, j’étais allé avec lui, après la Verte-Rive, juste avant le *bateau cassé*, pour piéger quelques oiseaux. Il plaçait un appât dans une cage, posée à même le sol, au milieu de graines, sous un filet tendu obliquement. Quand plusieurs chardonnerets, attirés par le chant de l’oiseau captif, venaient se poser pour participer au festin, *tonton* tirait sur une cordelette qui libérait le filet, emprisonnant ainsi plusieurs volatiles d’un seul coup. Pour les nourrir on achetait les graines chez l’arabe, derrière la maternelle, à côté de la menuiserie Adrover.

Mon copain Jean-Pierre, fils de Jeannot, avait sa tactique à lui pour prendre les oiseaux. Il avait une cage-attrape, composée en fait de 2 cages, une petite pour l’appât, un oiseau déjà captif, et une plus grande, munie d’une bascule à plomb sur laquelle il entreposait des graines. Dès que l’oiseau s’y posait pour picorer, son poids déséquilibrait la balance qui envoyait l’imprudent dans le fond de la cage. Le tour était joué ! A vélo, je le croisais plusieurs fois (Jean-Pierre) derrière le stade. Ce devait être un bon coin.

Au CM2 (**1956-57**), M. Sergent ne nous avait jamais frappés, pincés, torturés quoi. Les sanctions étaient assez rares chez lui. Quelquefois, il nous mettait au coin, derrière la porte d’entrée restée ouverte. De ce fait on ne voyait pas le puni, et délicatement, sans que la victime ne s’en aperçoive, il plaçait la brosse à effacer, en équilibre sur la porte, au moindre mouvement de celle-ci, la brosse tombait sur le malheureux, (on ne le voyait pas, mais on l’entendait) ce qui déclenchait immanquablement les rires de toute la salle. Je le soupçonnais de faire ça, plus, pour faire rire la galerie que pour punir. Ce n’était pas un mauvais bougre, M. Sergent. Il était appréciait de ses élèves, on se marrait bien avec lui. Malgré tout, c’est là que mes ennuis scolaires commençaient, à savoir les mauvaises notes. Chaque mois il y avait des compositions, et chaque fin de mois, au moment de l’énoncé du classement, c’était le supplice. C’est là que j’ai découvert que mon goût pour les jeux était plus fort que celui pour les études. Je me promenais facilement dans les profondeurs du classement. Je n’avais jamais été dernier, mais presque. J’en avais trouvé un plus doué que moi à ce jeu, je ne me souviens plus qui c’était. Mais il m’arrivait souvent d’être avant-dernier. Par contre pour la récréation, j’étais le premier. Là, je crois bien que j’étais imbattable, plus doué que moi tu meurs. D’ailleurs, j’étais le premier à sortir de la classe dès que la cloche retentissait. Mes points faibles, les matières principales : les maths (ce que j’ai pu haïr les robinets qui fuyaient, et les taux d’escompte), le français (surtout les rédactions, car en dictée, je m’en sortais honorablement, mais voilà, après il y avait les explications et les analyses). Mes points forts : toutes les leçons apprises par cœur (j’avais une bonne mémoire), et la récréation, j’insiste. Je n’avais aucune imagination pour rédiger une rédaction, et pour cause… Mes livres de chevet étaient Bibi Fricotin, Les Pieds Nickelés, Buck John, Kit Carson, Rodéo et autre Kiwi. Les Victor Hugo, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Emile Zola, etc. etc. je ne connaissais pas. Non, il me fallait des livres à images, on appelait ça des « *Mickeys* ». Même si j’avais l’imagination, je ne possédais pas le vocabulaire nécessaire pour la mettre en forme dans une rédaction. Un jour, mon père m’avait dit, mécontent et désespéré : «  *tu pourrais faire un effort tout de même* ». « *C’est promis, papa, tu verras le mois prochain*… ». Ca le rassurait. Mais l’échéance arrivant, au classement suivant, j’étais encore avant-dernier. Devant la mine dépitée et le regard interrogateur de mon père, j’avais trouvé cette explication : « *Tu sais papa, je te jure que j’ai fait un effort. Mais les autres ont probablement du faire le même effort, alors forcément, ça fausse le résultat et rien n’a changé* ». Après tout elle en vaut bien une autre. L’année 1946 a été prolifique en naissances, 101 bébés avaient vu le jour. J’étais le 100ème (27 novembre), Guy-Claude le 101ème (31 décembre). Né en fin d’année, j’aurais pu donner l’excuse de ma jeunesse par rapport à mes autres camarades, ça aurait pu être un handicap logique, non ? Même pas ! Guy-Claude, était encore plus jeune. Pourtant, il caracolait en tête. Il se disputait la première place avec Christian, Yves les talonnait de près. Ah Guy-Claude ! J’aurais aimé que tu sois né un 1er janvier plutôt qu’un 31 décembre. Vraiment, tu n’avais pas assuré sur ce coup-là. Avais-tu seulement imaginé les conséquences que ce caprice avait eues à mon encontre ? Tu n’avais pas fait preuve de solidarité, c’était le moins que l’on puisse en dire. Comme j’avais raté l’examen d’entrée en 6ème, je redoublais mon année.

Durant ces périodes, il y avait une chanson qui ne décollait pas du hit parade, c’était même ma préférée. Je suis sûr que ce goût était partagé par plusieurs de mes copains. Les paroles disaient à peu près ceci :

«  *Gai, gai, l’écolier, c’est demain les vacances.*

*Gai, gai, l’écolier, c’est demain les congés.*

*A bas les analyses, les verbes et les dictées,*

*Tout ça c’est d’la bêtise, allons nous amuser.* »

Oui, elle faisait véritablement un tabac parmi la population scolaire, cette chanson, et elle avait duré au moins 9 années de suite au « *Top 1* ».

Les vacances, il y en avait 3 dans l’année, 15 jours à Noël, 15 à Pâques, et la cerise sur le gâteau, 3 mois pleins l’été (du 1er juin au 30 septembre), on appelait ça « *les grandes vacances* ». Les jours que j’aimais le plus dans l’année, en dehors des vacances bien sûr, étaient tous les jeudis et les 2 derniers jours du mois de juin, où, les dernières compositions (ma bête noire) terminées, on pouvait jouer en classe toute la sainte journée avec les jouets que l’on rapportait de la maison. Ils étaient beaucoup plus légers que le cartable.

J’attendais cette date avec impatience, car je retrouvais Alain. Alain, habitait Hussein-Dey, il venait tous les ans, passer l’été chez sa grand-mère maternelle, qui partageait ma « *cour des miracles* ». Lui aussi, était comme un frère, pour moi. C’est un camarade fantastique (j’emploie le présent car il vit encore, et c’est toujours mon ami. On ne s’est jamais perdu de vue). Il nous faisait pleurer de rire. Les âneries que l’on avait pu faire ensemble étaient incalculables. Nos cagibis étaient infestés de souris. Mon père possédait une souricière, c’était une petite cage en fer, avec une entrée en forme d’entonnoir vers l’intérieur. De ce fait, les souris pouvaient y entrer sans jamais en ressortir. Les souris vivantes que nous capturions, nous les coincions à l’intérieur des casseroles empilées dans les placards de nos mamans. Lorsque, à l’affût, nous entendions crier, cela voulait dire que la souris libérée venait de s’échapper et que notre coup avait fait mouche. Oui, je sais ce que vous pensez, mais on s’amusait comme l’on pouvait. En tous les cas je peux vous assurer que l’on se marrait bien. Le papa d’Alain, qui travaillait pour l’armée, venait à midi pour déjeuner, il garait son camion militaire devant le trottoir, on en profitait pour jouer à l’intérieur. Nous étions *heureux comme des clous rouillés au milieu d’un tas de ferraille*. Souvent l’été, nous perdions Jean-Jacques qui partait à Bordj-Bou-Arreridj, chez son cousin, pour y passer les vacances.

Et puisque l’on est dans le chapitre des bêtises, je me souviens d’une blague que nous avions faite pour le 1er avril de je ne sais plus quelle année (bien avant 1958). A cette époque, le timbre-poste valait 25F. Nous avions décidé, Jean-Jacques et moi, d’adresser à toutes les femmes du quartier le mot galant suivant, dans une enveloppe non timbrée, en espérant une surtaxe (le double de la valeur du timbre de l’époque) pour les destinatrices :

« *Si ton cœur aime mon cœur comme mon cœur aime ton cœur, tu paieras de bon cœur 50F au facteur !* ». Seulement, si les lettres étaient bien parvenues aux adresses différentes (nous guettions), les dindons de la farce avaient été nous-mêmes, car nous ignorions que les lettres postées intra-muros, été dispensées d’affranchissement. Toutefois, nous nous consolions en imaginant la tête des personnes qui découvraient ce genre de courrier, pour le moins inhabituel.

A pigeon vole, un jeu que nous affectionnions, le perdant avait un gage. Il y en avait un qui était assez osé. Il vaut mieux vous le raconter tel qu’il se déroulait. Donc, le perdant se présentait à la boulangerie Grégori où des confiseries étaient exposées dans la vitrine. « Bonjour M. Grégori, je voudrais des bonbons à 1F ». Le vieux monsieur, sortait de son comptoir, et, tout en se dirigeant vers la vitrine, il demandait : « *Alors que choisis-tu comme bonbons ?*».

- *Donnez-moi 30 gommes comme celles-ci*, le monsieur comptait *une, deux, trois….*

- *20 réglisses, une, deux…*

- *30 berlingots*…. ». Au fur et à mesure, il entassait les friandises entre son bras et son ventre et, sentant que cela risquait de déborder, il s’inquiétait :

- *Mais pour combien en veux-tu ?*

*- Pour 1.000F !*

*- Oh mais attends ! Je vais chercher un carton* ». Et il retournait vers son comptoir, les bras encombrés au maximum. Pendant cette manœuvre, nous en profitions pour nous sauver en courant, et le pauvre homme, tout dépité par notre brusque disparition, n’avait plus qu’à remettre dans le bon ordre, à leur juste place, tous les bonbons éparpillés. Pourris, nous étions !

Comme tous les enfants de notre âge, nous sonnions aux portes, et nous détalions aussitôt. A force, cela finissait par ne plus nous faire rigoler, nous avions donc imaginé une autre tactique plus subtile. Beaucoup de portes, avant, étaient munies d’une poignée accompagnée d’un loquet à bascule qui en permettait l’ouverture, simplement en appuyant sur le loquet. Alors nous avions décidé d’attacher cette poignée avec une corde, reliée au murier qui lui faisait face. Nous tambourinions à la porte et nous partions sans nous précipiter, à l’inverse de l’habitude. On entendait déjà l’effort que la victime faisait pour ouvrir la porte. Puis nous nous cachions plus loin pour surveiller le résultat de notre machination. Au bout d’un moment, nous nous amusions de constater que la seule issue possible pour le prisonnier était de sortir par la fenêtre. On perdait la corde à chaque fois, mais cette dépense payait largement le plaisir que nous en retirions.

Parfois, les 3 complices, c’est-à-dire Jean-Jacques, Alain et moi (et oui, je balance les noms, mais il y a prescription maintenant), passions discrètement devant l’épicerie, chez Amer, dans notre rue (en face de l’atelier de fabrication de la pâtisserie Jeannin), tenue par Bachir et son cousin (porteur de lunettes assez épaisses, et dont j’ai oublié le nom). Nous mélangions tous les légumes exposés dans des corbeilles sur des gradins devant le magasin. Ce qui obligeait les marchands à venir régulièrement réorganiser leurs étalages. Nous étions de véritables garnements, pour ne pas dire vauriens. En y repensant maintenant, nous avons honte de nous, mais avouez que l’on est loin des voitures incendiées.

Le père d’Alain était pêcheur, il plantait ses moulinets au Lido, il en revenait avec sa besace remplie de marbrés, de sars et de daurades. Parfois, avec Alain, on l’accompagnait. On allait, dans l’eau jusqu’aux genoux, pêcher les palomettes avant la tombée du soir. Après, impossible d’avoir une touche, les palomettes étaient allées se coucher.

Le père de Jean-Jacques, également, adorait pêcher et ne revenait jamais bredouille. Un jour, son voisin, Génaro, lui aussi grand pêcheur, était parti seul, en barque. Nous nous sommes inquiétés de ne pas le voir rentrer, la nuit venue. La police avait été alertée. Sa pauvre femme était dans tous ses états, on peut parfaitement le comprendre surtout que Génaro ne savait pas nager. Finalement, plus de peur que de mal, il était rentré vers 23h, bien après l’heure du couvre-feu (21h). Il avait passé des heures entières à remonter un immense espadon, impossible de laisser échapper une telle pièce. Il était épuisé, mais très fier. Le lendemain, tout le village relatait cette prouesse et ce courage. Un autre jour, il marchait en équilibre sur les débris du débarcadère, effondré en son milieu, il pêchait des poulpes à la main. Moi, je nageais vers le débarcadère du fond qui nous servait de plongeoir, quand je l’avais vu tomber et perdre pied. Je rappelle qu’il ne savait pas nager. Je le voyais se débattre, je m’étais donc dirigé vers lui et l’avais aidé à retrouver un support stable. Il avait chopé un poulpe qui, puisqu’il avait perdu l’équilibre, le maintenait au fond de l’eau par la seule force de ses ventouses. Là encore j’avais eu la frousse, lui aussi, je pense. Mais cela ne l’avait pas empêché de continuer son activité. Un vrai kamikaze ce Génaro. Comme beaucoup d’autres, vous me manquez terriblement.

Cette année, il y avait eu beaucoup de poulpes, à tel point que, sur « *Titin* », la barque de Jean-Jacques, devant la plage de la Sirène, alors que nous pêchions avec nos lignes de fond, il nous arrivait d’en remonter.

De son boulot, mon père avait la possibilité d’emprunter une grande barque, avec laquelle, il partait avec son copain Jeannot, pêcher très au large de La Pérouse. On distinguait à peine le rivage. Une fois j’étais allé avec eux. De gros marsouins nageaient sous le bateau, c’était, à la fois, un spectacle magnifique et impressionnant. Nous pêchions à la palangrotte. Je n’avais aucune touche, j’étais débutant. A quatre reprises, mon père et Jeannot m’avaient demandé de tenir leur ligne pendant qu’ils s’affairaient à autre chose. A quatre reprises il y avait un poisson au bout. Ils me faisaient croire que c’était moi qui les avais pêchés, je jouais le jeu, mais je n’étais pas dupe. Une autre fois, alors que nous allions pêcher à la traîne, à la cuillère, j’ai remonté 3 mouettes. Ca, c’était véritablement une poisse, car impossible de les décrocher, elles se défendaient et piquaient avec leur bec. Il fallait couper la ligne, c’était la seule solution, elles repartaient avec l’hameçon planté dans leur « *bouche* ». On avait ramené tellement de bonites (207, on les avait comptées), que nous les avions distribuées à tout le quartier. Le soir même, des gens, venaient sonner à la porte de chez nous, pensant que nous étions marchands de poisson.

Alors l’été, bien évidemment nous passions le plus clair de nos journées à la plage. Quand j’étais plus petit, j’y allais avec mes parents, mais on ne pouvait y aller tous les jours, papa travaillait et maman avait ses activités ménagères. Par exemple le lundi, c’était le jour de la lessive. Elle mettait son linge dans une grande lessiveuse en métal galvanisé, remplie d’eau et de lessive, qu’elle plaçait sur une rampe circulaire à gaz. J’étais fasciné par le mouvement de l’eau en ébullition qui ressortait par une espèce de cheminée centrale.

Une fois, tandis que nous étions en famille à la Sirène, côté fort, comme je ne savais pas encore nager, j’avais tout juste 4 ou 5 ans, je confiais mon existence à une petite chambre à air de voiture qui me ceinturait la taille. Trois soldats, qui s’ébattaient également dans l’eau, m’avaient demandé si je pouvais leur prêter la bouée (je trouvais cela surprenant pour des grands garçons de cet âge). Je n’osais le leur refuser, je cédais donc ma protection pneumatique. Aussitôt je coulais, car je n’avais pas pied à l’endroit précis. Alors je me laissais aller au fond de l’eau et d’une détente vigoureuse de mes jambes, je remontais à la surface pour respirer. Les soldats, trop absorbés par leurs jeux, ne remarquaient pas ma détresse. Heureusement, papa, qui n’était pas loin, était venu à mon secours, avait secoué les 3 jeunes hommes, et leur avait repris mon bien. Je dois dire que j’avais eu un peu honte, parce que l’un des 3, un peu à cause de moi tout de même, avait pris une baffe en prime (une « *calbote*» en mahonnais, ça devait sûrement faire plus mal).

Il m’arrivait d’aller à la pêche aux oursins dans les rochers autour du fort, avec Jean-Jacques, je ne savais pas encore nager, j’allais là où je n’avais pas pied (c’est là que se nichaient les oursins) et je procédais comme pour l’épisode de la bouée. J’étais dans ma 7ème année pourtant. J’avais un masque mais pas de tuba. J’utilisais une fourchette (plus tard un trident) pour décrocher les précieux échinidés que je glissais aussitôt dans un cageot, bardé de lièges pour en assurer la flottaison, rattaché à ma taille. Jean-Jacques lui, nageait déjà parfaitement bien, je le voyais plonger et remonter avec une facilité que j’enviais. C’est d’ailleurs cette même année que j’ai commencé à apprendre à nager, en me noyant. C’était un lundi, je m’en rappelle très bien, car c’était le jour de fermeture de la pâtisserie Jeannin, mon cousin (en réalité, c’est Georgette, sa femme, qui était cousine germaine de mon père). L’été, tous les lundis, les familles Jeannin et Alcover (également des cousins) passaient la journée à Alger-Plage, Surcouf ou Ain-Taya. Parfois, à mon grand bonheur, ils m’emmenaient avec eux. En plus j’adorais pique-niquer. Justement, cela devait être à Ain-Taya, car le sable était jaune et il y avait des falaises. La mer était calme et l’eau transparente d’un bleu turquoise. Je m’étais avancé dans l’eau, tout en étant intrigué par un endroit où l’eau paraissait plus foncée qu’alentour. J’avais échappé à la surveillance de la famille. Brutalement, je tombais dans un trou (qui expliquait la couleur sombre de l’eau), je n’avais pas pied. Je m’étais débattu comme un forcené, et m’en étais sorti. Je continuais de nager, alors qu’il n’y avait plus d’eau. Désormais, je savais nager. On dit que la peur donne des ailes, en l’occurrence, elle m’avait donné des nageoires.

Marcel le pâtissier était un travailleur forcené, il débutait dans ce métier. Pourtant il avait une bonne renommée, ses gâteaux étaient excellents, des gens d’Alger venaient à Fort de l’Eau, uniquement pour les lui acheter. Au début, il n’avait pas encore de four. Courageusement il partait faire cuire sa production chez le boulanger Camps, au bout du Bd Bugeaud, à bicyclette, le guidon d’une main et le plateau dans l’autre. Bravo Marcel ! on est admiratif.

Un peu plus tard, je devais avoir 10-12 ans, mon père, qui travaillait à Air France, à Maison-Blanche, m’avait apporté la vieille chambre à air d’une grosse roue d’avion. Une fois gonflée, elle faisait une bouée énorme. Ce qu’on a pu s’amuser avec ça. On avait installé une planche en bois pour en obturer le trou intérieur, et cela nous servait de plongeoir, ou de radeau selon le sens. Le plus contraignant était de la transporter jusqu’à la plage, car l’avenue des Bains était toute en descente. Parfois cette bouée, qui devait bien faire 1,70m de diamètre (donc plus grande que nous), nous échappait, alors bonjour les dégâts. Bien sûr on ne pouvait l’y amener que gonflée, sur place il n’y avait aucun outillage pour le faire. On passait chez Jeannot Amer, qui tenait un atelier de vulcanisation, juste après Le cercle sportif, l’USFE. Qu’était devenue cette bouée ? Avait-elle eu une avarie irréparable ? Me l’avait-on chipée ? J’avoue que je ne m’en rappelle plus.

Par la suite, avec Jean-Jacques et Alain, on avait établi un horaire, de 6 à 8h, on faisait les oursins, de 8 à 10h, on repartait chez nous pour les manger avec nos parents et amis, de 10 à 12h, on reprenait le chemin du bain à la Sirène. Après déjeuner, à cause de la chaleur, mes parents nous obligeaient, mon frère et moi, à faire la sieste. En fait, pendant ce moment, on ne dormait pas. On faisait les devoirs de vacances obligatoires (mes parents pensaient, à tort, que ça me servirait à la prochaine rentrée. Si l’espoir fait vivre, l’illusion aussi). De 15 à 17h on pêchait devant le fort. Jean-Jacques était propriétaire (enfin, surtout son père) d’une petite barque nommée « *Titin* », nous l’utilisions pour pêcher les baveuses ou les cabotes avec des lignes de fond, ou parfois, les poulpes, avec une foëne, Jean-Jacques, lui, possédait un fusil-harpon. Enfin, à partir de 17h nous reprenions le chemin de la Sirène, pour prendre un dernier bain.

Tous nos articles de pêche, nous les achetions au magasin d’Yvan Ferrer, « *De tout un peu*», presqu’en face du café Rosello. C’est vrai que l’on y trouvait tout ce dont on avait besoin, comme le précisait parfaitement l’enseigne. En parlant d’enseigne, il y en avait une autre, toute aussi originale, c’était celle du magasin de vins Navarro, juste avant la charcuterie Tur, qui s’appelait : « *.0.20.10.20.100.0.* ».

Près du fort, mon oncle Marceau possédait un cabanon en bois, entre celui en dur de la famille Cazeneuve, plus proche de l’eau, et celui, également en dur, où ma jeune camarade Hélyette, fille d’un agent de police, passait là, toute la durée des grandes vacances. Quelques fois toute notre famille s’y réunissait pour passer une bonne journée. Je retrouvais cousin et cousines avec qui nous jouions sur la petite plage, devant le cabanon. Les rochers formaient un petit bassin dans lequel nous nous ébattions. C’était un véritable bonheur.

Puisque l’on est au fort, je me remémore une petite anecdote. Nous nous tapissions dans les souterrains pour fumer des *Menthols*. Nous agissions en cachette, bien sûr, l’un d’entre nous faisait la « *mata*», pour prévenir d’une éventuelle arrivée du garde champêtre tant redouté, M. Siméoni, un corse. Pour assurer son travail, il était équipé d’une mobylette. A la moindre pétarade, même bien planqués, nous nous débarrassions de nos cigarettes en vitesse. C’était sûrement Siméoni ! Souvent ce n’était pas le cas. Et comment aurait-il fait pour nous voir dans notre terrier ? Pourquoi le redoutions-nous autant ? Pourtant il était bonhomme, charmant, tout le contraire d’un méchant. Mais voilà, il représentait l’autorité implacable. Il adorait les enfants et ne pouvait en avoir, alors il reportait toute son affection sur ses neveux et nièces.

Je n’ai jamais compris pourquoi les gens se faisaient appeler d’un nom différent de leur nom de baptême. Par exemple mon oncle Albert s’appelait en réalité Marc, de même mon oncle Marceau, se prénommait en fait Paul. J’ai appris, il y a seulement 2 ou 3 ans, que Jean-Pierre était le véritable prénom de son fils Pierre. Enfin, Henri Camps, l’oncle de Jean-Jacques, s’appelait en réalité Michel.

De temps en temps, avec mon père qui avait une barque « *Chinette* », nous allions à la pêche à la sépia vers le mois de mars si je me rappelle bien. Pour ce faire, la veille, papa attrapait une sépia femelle (de couleur différente de celle du mâle), la maintenait prisonnière dans l’eau, toute la nuit, dans le petit bassin justement. Le lendemain, devant le cabanon, nous pêchions la sépia. Pendant que je ramais lentement, il remontait au salabre, tous les mâles qui cherchaient à s’accoupler à la femelle attachée à la barque.

Quelques fois enfin, sur les rochers du fort, j’allais pêcher à la ligne (à bouchon). Comme appât, Je préparais une pâte avec de la farine et de l’eau auxquelles je rajoutais un vieux camembert bien « faisandé », ou bien encore, j’allais sur la plage de la Sirène, très tôt le matin pour y déterrer des vers de sable. Avant de lancer la ligne, j’avais pris la précaution de parsemer l’endroit d’un « *broumidje*» que je fabriquais préalablement avec des crabes de rochers et des oursins écrasés dans du sable. Je remontais des tchelbines et autres petits mulets. Finalement, la mer tenait une part essentielle dans nos activités d’enfants et d’adultes. C’était la belle vie. Et comme toutes les bonnes choses ont une fin, les vacances terminées, il fallait à mon grand désarroi, reprendre le chemin de l’école. Aïe !

Je retournais donc au CM2, cette année **57-58**. Un nouveau, Frédéric, le neveu du directeur, venait nous rejoindre chez M. Sergent (l’autre CM2, était la Classe de M. Carraz, qui venait de s’ouvrir). Cela a été une bonne année pour moi, car, sans être le 1er, je ne voulais pas faillir à ma réputation de cancre, j’étais dans la moyenne et j’avais pu passer en 6ème, sans examen. Enfin j’avais fait l’effort que mon père espérait tant, ou peut-être cette année, le cru était moins savant que l’année précédente. (Allez, Jean-Max, ne te dévalorises pas comme ça !). Malheureusement pour Frédéric, les choses s’annonçaient très mal. En effet, après chaque composition, le résultat du classement ne lui était pas très favorable cette année-là. Chaque remise du classement se faisait en présence de M. Amato. Quand le nom de Frédéric, très mal classé, était cité, il appelait son neveu. Le pauvre venait, tremblant, devant son oncle qui lui administrait une raclée magistrale, avec *Aïcha*. Tous les élèves, muets devant un tel spectacle, étaient tétanisés, y compris les meilleurs. Pauvre Frédéric. Il faut savoir qu’il n’était pas de Fort de l’Eau, je ne sais plus de quelle ville ou de quel village il était. Sa maman, la sœur de M. Amato, désespérée des résultats scolaires de son rejeton l’avait confié à son frère, dans l’espoir que ce dernier arriverait à lui inculquer la science (à coup de trique probablement). Nous avions pris Frédéric en pitié, car la punition se répétait tous les mois. Par notre amitié, notre attention à son égard, nous espérions le consoler de cette cruelle correction rituelle.

Nous n’avions pas tout le temps, un professeur de sport, quand il y en avait un, il nous emmenait exercer cette matière bien agréable (pour laquelle je ne me défendais pas trop mal) soit sur le boulodrome, soit sur la piste en tuf du stade. Mais cette tâche incombait le plus souvent à l’instituteur qui nous faisait faire quelques exercices dans la cour de l’école. Longeant le mur de la cantine, il y avait de gros arbres, sur le 1er pendait une grosse corde qu’il nous fallait grimper puis redescendre, avec plus ou moins d’aisance selon notre forme et notre poids. Quand vint le tour de Jean, corse d’origine, Gilles, jamais avare de galéjades, lui avait soufflé : « *va-s-y Jean, il y a une chaise longue là-haut !».* Bien sûr tout le monde avait ri, M. Sergent le premier. C’était une blague parfaitement amicale de Gilles. Jean le connaissait bien d’ailleurs et en avait souri aussi. T’en souviens-tu Jean ? Et toi Gilles ?

En fin d’année, à la veille des vacances de Noël, encore une période que j’appréciais énormément, tous les enfants, filles et garçons, étaient réunis, d’abord pour une distribution de brioches et de confiseries, puis nous partions en rang par deux, en direction du cinéma « *Rialto* », réservé uniquement aux scolaires, ce jour-là. Un film de Laurel et Hardy, nos idoles, nous était projeté. La dernière fois que cette tradition avait été respectée, on avait remplacé Laurel et Hardy par le « *Bourgeois gentilhomme* » de Molière. Inutile de m’étaler sur ma déception, partagée par d’autres certainement. Et pourtant…. Je ne me serais jamais cru capable de savourer un tel spectacle. Louis Seigner, dans le rôle-titre, était tout bonnement divin. A tel point que, quelques 40 années plus tard, j’ai trouvé et acheté la vidéo de ce spectacle.

Il y avait 2 cinémas à Fort de l’Eau, le « *Miami*» à la station, géré par le papa de Jocelyn. Un cinéma en plein air, fermé l’hiver, je suppose, en tous les cas, bien agréable l’été. En même temps que le film, on pouvait admirer les étoiles. C’est là que j’avais vu « *Samson et Dalila* » avec Victor Mature, film qui m’avait impressionné pour que je m’en souvienne aussi facilement. Et bien sûr le cinéma « *Rialto* », face à la mairie, jouxtant « *Le Méditerranée* », le bar du père de la très jolie Maryse, au visage si malicieux. C’était là que j’allais le plus souvent. En réalité, à une époque, il y avait même un 3ème cinéma, puisque, dans la rue où se trouvait la pharmacie Halgesteen, avant la maison de la rigolote Nini Nicolau (et de son frère Coco), il y avait le *Rialto* en plein air. Il n’avait pas fonctionné longtemps. Avant d’aller voir notre film, on faisait provision de bonbons chez la douce et frêle Mme Adèle qui possédait son magasin entre la boulangerie Birabin et la librairie Palmarini, juste à côté de la ruelle qui rejoignait le Bd Bugeaud.

C’est comme les bars, ils étaient nombreux dans tout le village. Rien que dans la rue principale il y en avait au moins 9 (en comptant l’USFE). C’était à se demander, comment ils faisaient pour vivre tous. Dès le printemps, les cafés s’équipaient de leurs baraques à brochettes. De tout l’Algérois, les gens venaient savourer les brochettes et les merguez très réputées de Fort de l’Eau. Cela embaumait le village. L’hiver, par contre, elles étaient remplacées, ces baraques, par les marchands d’huîtres et de moules, pas partout, notamment chez Olivès, et peut-être au « *Café des sports* » de Jacques Pons.

Mes voisins immédiats avaient un petit chien noir et blanc appelé « *Tarzan*». Je jouais souvent avec lui, je le taquinais parfois. Il était adorable et de bonne constitution, il ne s’est jamais rebellé contre moi. Brave petit chien. Sa mort m’avait bouleversé. Leur fils, Pierrot, l’avait remplacé par un chiot tout noir, mignon comme tout, *Ajax*. C’était un berger allemand. Il dormait dans leur cagibi qui jouxtait celui de mes parents. A travers le grillage séparateur, je pouvais le voir et m’amuser avec lui. Un jour, Pierrot, parti à l’armée, avait emmené le chiot avec lui. Quand, quelques mois plus tard, il était revenu en permission. Son chien était devenu énorme et très agressif. Il avait été dressé. J’en avais peur, je ne risquais plus de m’y approcher. A travers le grillage du cagibi, dès qu’il me voyait, il devenait méchant, un vrai chien de garde. Un après-midi, alors que Pierrot le promenait devant chez Lachize (qui, entre temps, avait construit sa villa à la place du terrain), je les avais croisés. Pierrot, son cerbère tenu fermement en laisse sur le côté, me parlait en s’approchant de moi qui reculais aussitôt, guère rassuré. D’autant que le clébard, pas commode du tout, montrait des signes d’animosité flagrante. Il grognait d’une manière inquiétante. Il devait se dire en me regardant: « *ce sac d’os* (je n’étais pas très épais), *je vais n’en faire qu’une bouchée* ». « *Ne recule pas*, lançait Pierrot, *tu ne risques rien, je suis là !* ». Ouais, j’avais quand même les chocottes. Devant les paroles rassurantes de Pierrot j’avais stoppé ma reculade. Le chien avait bondi sur moi et m’avait mordu à l’entrecuisse, à l’endroit le plus vulnérable, le plus sensible, le plus douloureux de l’anatomie d’un homme (ce n’est pas la peine que je vous fasse un dessin !). *Maman !* (pourquoi, quel que soit notre âge, éprouve-t-on toujours le besoin d’appeler sa mère dans les coups durs ?). Que ça fait mal ! Je dois en porter les stigmates encore aujourd’hui. Peut-être même en ai-je trois maintenant? Sacré Pierrot va ! J’apprenais par la suite qu’Ajax était mort en héros, lors d’une opération militaire avec son maître. Après avoir mis hors de combat 2 rebelles, il avait été tué par des complices.

Dans la Rue de France, juste à côté de la maroquinerie, magasin de la famille Katchérian, il y avait le « *lampo* » d’essence d’Henri, surnommé affectueusement *Riri*. C’était amusant de le voir pomper l’essence qui remplissait des réservoirs transparents, au sommet de l’appareil, puis, par gravité le liquide était transféré dans le véhicule du client. C’était un beau garçon, *Riri*, qui, plus tard, s’était marié avec une « *patos*» je crois bien, en tous les cas, pas du village. Je me souviens qu’elle était jolie, elle avait des cheveux courts et frisés. *Riri* avait un petit défaut, tant et si bien que l’on puisse parler de défaut (en tous les cas je partageais le même), il était gourmand. Souvent, l’après-midi, il passait à la pâtisserie Jeannin, pour venir acheter son gâteau préféré : une mille-feuille. T’en souviens-tu *Riri*?

Durant la période de 57 à 61, les soviétiques avaient lancé avec succès toute une série de satellites, les Spoutniks, en sacrifiant des animaux. Qui n’a pas oublié la chienne « *Laïka* » ? Ils avaient pris une avance importante sur les américains, dont les fusées faisaient « *tchouffa* ». Toujours est-il que, dans le ciel étoilé de Fort de l’Eau, on pouvait admirer ce petit point lumineux qui avançait dans la nuit. C’était tout bonnement féérique !

Entre le CM2 et la classe de 5ème, il y avait 2 autres classes : le certificat de fin d’étude 1ère et 2ème année. Pour la 1ère classe, je ne me souviens plus qui en était l’instituteur (il paraît qu’il s’appelait M. Prince, à vérifier), mais pour la 2ème tout le monde se rappelle de M. Leminoux, un brave homme, très aimés de ses élèves. Il avait une voie très douce. C’était le grand ami de Sergent, avec qui il faisait souvent la bringue, jusqu’à ce que ce bon Sergent se marie.

Bien, me voilà en 6ème (**1958-59**). Les cours de français, d’histoire et de géographie étaient assurés par M. Grenat, un homme sec, les maths et sciences naturelles par M. Pilosu (qui portait bien son nom car il possédait une pilosité importante) et l’anglais par M. Sapina. Je partageais un bureau avec Roland, au fond de la salle. J’entends déjà les petits malins rajouter, près du radiateur (le coin préféré des cancres). Pour les contrecarrer je vous rappelle qu’il n’y avait pas de radiateurs. Roland était un gentil camarade, sa grande faiblesse était l’orthographe. Lors de la rédaction de dictées (de temps en temps il y avait des dictées préparées. Pour ceux qui ne s’en souviennent plus, c’était un texte de 10 lignes environ, que le prof nous donnait la veille afin de bien l’étudier, et qu’il nous faisait faire le lendemain), je me souviens qu’il haïssait ce genre d’exercice. Par exemple, pour un texte préparé, Roland faisait allègrement plus de 48 fautes sans se démonter. Je le soupçonnais de n’avoir jamais rien préparé. J’en savais quelque chose puisque, une fois l’exercice réalisé, le prof nous demandait d’échanger nos copies et de corriger le devoir de l’autre. Cela ne devait pas être une bonne méthode, elle me posait problème. Moi, qui me débrouillais assez bien en orthographe, vers la fin, je faisais beaucoup plus de fautes. Enfin je ne pense pas qu’il y ait eu une relation de cause à effet, je finissais par redoubler également le CC6. Roland, qui ne voulait pas être en reste avec moi, avait fait le même « *choix* ». En cœur, nous avions redoublé successivement le CM2 et le CC6 dans la foulée. Nous devions avoir trouvé ces classes, bien décorées, à notre goût, pour avoir voulu y rester. Et toujours, en fin d’année, les grandes vacances, sans cesse, très attendues. C’est ce qui nous faisait tenir.

La fête du village était célébrée tous les 15 août, ça, je suis persuadé que vous vous en rappelez. Cela durait 15 jours, je veux dire par là, que les baraques foraines restaient pendant 15 jours et deux week-ends de suite, il y avait le bal sur la place du village, face à la mairie. La rue de France était barricadée des 2 côtés, le samedi et le dimanche. Les 2 rues parallèles, le Bd Bugeaud et l’Av. Foch étaient passées à sens unique. Les voitures en direction de Cap Matifou passaient par le Bd Bugeaud, et les voitures en direction d’Alger, par l’Avenue Foch. Des guirlandes ornaient la rue en travers et sur toute sa longueur. Les festivités débutaient par la retraite aux flambeaux, la clique étant dirigée par Georgeot Livert. Son frère Barthélémy (que l’on appelait plus communément « *Mémé*») faisait également partie de la fanfare ainsi que mon voisin Pierrot. Ils jouaient du clairon. Nous les enfants, on éprouvait une joie immense à pouvoir marcher sur la chaussée, ordinairement le domaine des automobiles. Au début, les baraques foraines étaient situées dans les rues autour de la place. Plus tard, elles ont été transférées vers le fort. Il y avait les attractions qui faisaient la joie des petits et des plus grands, l’inévitable manège pour enfants, avec la possibilité de gagner des tours gratuits si l’on décrochait le pompon. Et aussi, un manège de chaises qui semblaient s’envoler, ça me faisait un peu mal au ventre. Le Mont-Blanc, j’en avais peur, et les auto-tamponneuses (ce que je préférais). Il y avait aussi une attraction où l’on payait en tant que participants, mais aussi, en tant que spectateurs. J’optais pour le spectacle que je trouvais plus rigolo. Il y avait un gros cylindre sur lequel se positionnaient les spectateurs, à l’intérieur, un cylindre plus petit tournait à grande vitesse. Par la force centrifuge, les acteurs étaient collés dans des positions extravagantes vers la paroi, et tandis que le sol se dérobait sous eux, ils restaient aspirés sur la paroi verticale et finissaient par descendre doucement au sol, au fur et à mesure de la décélération du rotor. Il y avait également la possibilité de gagner un lapin, je ne sais pas comment s’appelait ce stand qui était installé de la façon suivante : plusieurs petites cages ou plutôt maisonnettes en bois, numérotées, étaient mises en cercle, au milieu desquelles on lâchait un lapin. Celui-ci se réfugiait systématiquement dans une maisonnette dont le numéro, désignait le gagnant du lapin. Il y avait aussi les maisons de loterie, telles la « *Maison  Jacques* », (à tous les coups on gagne), ou l’on faisait tourner trois roues numérotées de 0 à 9. Le ticket gagnant remportait le gros lot, ou celui se rapprochant, avait un petit lot de consolation. Au fort, parmi ces maisons de loterie, il y en avait une qui s’était payé les services de deux travestis, « *Betty*» et « *Dolorès* », qui faisaient, en quelque sorte le spectacle, pour attirer les clients. « *Ils*» s’étaient liés d’amitié avec la famille Cazeneuve. Vive la fête !

Comme pour tout, il y avait un hic à se genre de festivité. La Rue de France, étant fermée, et devant l’affluence des gens qui venaient de toute la région avoisinante, les places de stationnement étaient très rares. Alors les automobilistes garaient sans aucun scrupule, leurs véhicules sur les trottoirs, et notamment, devant le seuil de notre maison, compromettant ainsi nos rituelles veillées du soir à la fraîche. Bien sûr notre espace de jeu, en était réduit au strict minimum, voire à rien du tout. Alors, pour nous venger, Alain et moi, dévissions les bouchons d’essence ou de radiateur, et y ajoutions du sucre en poudre ou de la terre. Oui, oui, je sais ! C’est une chose qu’il était défendu de faire. Heureusement, mon père ne l’avait jamais su, sinon j’aurais fait provision de taloches. J’ai honte maintenant (que je possède moi-même une voiture), d’accord ! Mais tout de même, avait-on le droit de nous priver de jouer ? A cette période-là, nous devions avoir autour de 6 ans. Encore une chose à mettre sur notre compte des bêtises faites.

Trois fois par semaine, dès la sortie de l’école à 11h, nous prenions le chemin de l’église pour y suivre le catéchisme. J’aimais bien les chants d’église (kyryeleison, christeleison). J’écoutais le curé raconter la Bible avec une grande attention, c’était pour moi une belle histoire. J’avais connu 3 curés : l’abbé Toulet, un autre abbé dont j’ai oublié le nom, il était grand et costaud, et l’abbé Glize vers la fin. L’envers de la médaille était la confession. Je n’aimais pas trop le père Toulet qui me paraissait un peu vicieux. Il me demandait mes pêchers, et ceux-là n’étant pas suffisants à son goût, j’en inventais. Il voulait même savoir si je ne me touchais pas la culotte avec les petits copains (c’était ses mots qui me sont restés gravés parce que j’en étais choqué). J’étais souvent choisi comme enfant de cœur, je devais avoir le physique de l’emploi, pourtant ça n’avait jamais été ma tasse de thé. J’étais bien embêté parce que je n’avais jamais su à quel moment il fallait agiter la clochette pendant la messe. Par contre on se disputait presque pour sonner la grosse cloche de l’extérieur, montée sur un pylône en fer. C’était bien agréable, on était aspiré vers le haut par la corde, quand la cloche oscillait sur son axe. Cet enseignement religieux était clos par la communion solennelle. Pour des raisons pécuniaires, mes parents avaient décidé que, mon frère et moi, la ferions en même temps. Je l’avais donc faite 2 années après les garçons de ma classe. On était même allé à Notre-Dame d’Afrique. On distribuait des images pieuses à toutes nos connaissances, c’était une tradition. C’est la 1ère fois que je portais enfin un pantalon long. Après je portais des jeans gris qu’on appelait « *Sam*», c’était en fait la marque. Par la même occasion, j’avais eu ma première montre.

Hélas, c’est cette même année (59) que mon petit cousin Marc, plus jeune de 2 ans (ne pas confondre avec mon cousin germain du même prénom), en route pour le catéchisme, avait été écrasé, avec l’un de ses camarades, contre le mur du monument aux morts, sur le trottoir, par une femme, Mme R., qui était la voisine de tonton Marceau. Le copain en avait réchappé, tout en restant estropié à vie, Marc avait eu moins de chance. Il n’y avait pas d’auto-école à l’époque, on apprenait à conduire avec la voiture d’un parent ou d’un ami. Mme R. apprenait sur la voiture de son mari, et dans le virage du rond-point, en avait perdu le contrôle et était montée sur le trottoir. Mme R. n’avait jamais été inquiétée par la justice.

La 2ème année de 6ème (**59-60**) a vu le départ de 2 professeurs. L’austère M. Grenat a été remplacé par le bonasse M. Cléroy, surnommé « *Budabot* », probablement en référence au duo de comiques américains (Bud Abbott et Lou Costello). Je ne me souviens plus qui lui avait affublé ce surnom, n’est-ce pas toi, Gaby ? Je conserve le souvenir de M. Cléroy comme d’une personne excessivement gentille et très compétente. Et pourtant, nous lui avions fait plein de misères. Nous étions lâches tout de même. On chahutait un brave homme sympa et devant un sévère, M. Amato par exemple (et même M. Grenat), on s’écrasait mollement et on le respectait par crainte. L’autre prof en partance, M. Sapina, avait été remplacé par Mlle Terlizzi, la très jolie prof d’anglais. Tous les élèves en étaient amoureux. Elle m’avait fait des compliments sur mon accent anglais, sûrement favorisé par un appareil dentaire qui me couvrait la mâchoire inférieure. Elle n’avait jamais compris pourquoi l’année suivante, elle avait noté une détérioration considérable de ma diction. Et pour cause, on avait retiré ma prothèse.

Pour réaligner ma dentition supérieure, tous les jeudis, pendant un an, maman m’accompagnait chez le dentiste M. Zinato, de la Rue Bab-Hazoun à Alger. Nous prenions le car de la compagnie S.A.T.A.C. devant l’ancienne salle des fêtes de Fort de l’Eau. Il nous conduisait jusqu’en bas du square Bresson que nous traversons vers la rue du dentiste.

Alors que nous étions en récréation, M. Amato avait fait appeler Jean-Louis G. en classe. Nous essayions d’en savoir la raison. Nous avions vu l’élève pleurer et quitter l’école. On venait lui annoncer le décès de son papa. Pauvre Jean-Louis ! Moment terrible.

Cette année s’était bien déroulée pour moi, puisque je passais sans encombre dans la classe suivante.

En classe de 5ème (**60-61**), Mlle Terlizzi avait changé de nom, elle s’appelait dorénavant Mme Souchaud. En effet, durant les précédentes vacances, à notre grande stupeur, elle s’était mariée. Non, c’était impossible ! Elle n’avait pas pu nous faire ça ! En avait-elle seulement le droit ? Pouvait-elle briser les cœurs d’une classe entière, qui ne battait à l’unisson, juste que pour elle ? Mme Souchaud, vous en avez fait des malheureux.

Cette année, Je me rappelle avoir eu ma meilleure note en rédaction. M. Cléroy nous avait donné carte blanche comme sujet : racontez une histoire, à votre choix. Toujours en panne d’imagination, je séchais lamentablement devant ma feuille blanche. J’avais eu sous la main, comme par hasard, le journal de Mickey, dans lequel était relaté une aventure de *Donald* et ses neveux *Riri*, *Fifi* et *Loulou*. J’ai tout bêtement reporté cette histoire, presque mot pour mot. J’en avais écrit une vingtaine de pages. Et j’avais eu la note fabuleuse de 15, sans éveiller les soupçons du professeur, pourtant habitué à ce que je lui rende des devoirs succincts et insipides. J’avais eu de la chance, celle de ne pas avoir les mêmes lectures que lui, sinon...

C’est dans cette classe que nous avions été initiés à l’algèbre, encore un supplice de plus. Soit X le choix de l’inconnu. S’il était inconnu, qu’avait-on besoin de le rechercher et de le déranger ? Déjà que je ne comprenais pas grand-chose en math, voilà que l’on m’ajoutait une difficulté supplémentaire. Là, j’étais vraiment perdu. « *Sauvez les femmes et les enfants d’abord !*», telle était la devise dans les naufrages. Et là c’en était un retentissant pour moi. Alors papa, pardonne-moi, j’aurai beau faire des efforts, c’était perdu d’avance. Enfin tant bien que mal, j’avais survécu et je passais en 4ème. Ne me demandez surtout pas comment !

Durant cet été 61, Jean-Jacques, qui possédait un vieux routier, m’avait proposé d’aller avec lui à la Reghaïa, chercher un vélo de course de couleur bordeaux ou marron foncé, que son cousin Gilbert lui donnait. A la sortie de Fort de l’Eau, après la forêt de Ben Mered, nous attaquions une longue ligne droite, un véritable coupe-gorge, que nous avions traversé à 100 à l’heure au moins. Nous étions de véritables inconscients, pourtant nous connaissions la dangerosité de cette route et les réels risques que nous courions. Moi j’avais un vélo de course flambant neuf, que mon oncle Marceau venait de m’offrir.

C’était l’époque où, garçons et filles commençaient à tomber amoureux. Je me souviens avoir eu le béguin pour Jacqueline. Lorsque j’ai appris qu’elle-même, avait déjà un flirt, Jean, ma passion s’est reportée vers la mignonne Jeannine. Elle avait une sœur aînée, très jolie, qui était beaucoup plus âgée qu’elle, et un frère (dont la naissance avait surpris ses parents en premier), beaucoup plus jeune. Elle s’occupait de son petit frère, elle l’emmenait se baigner à la plage de la Sirène. Alors, pour l’impressionner un peu et me faire remarquer, je passais, en faisant le plus de bruit possible, et plongeait dans les règles de l’art devant elle. Pas tout à fait à la manière d’Aldo Maccione, mais presque. Il y avait une particularité à la Sirène, c’était la formation inopinée de bancs de sable, ça se produisait du jour au lendemain, sans que l’on ne s’en aperçoive. C’était ce qui était arrivé ce jour-là, et je n’avais rien vu. Dans mon bel élan, je plongeais. Je m’étais retrouvé planté dans le sable, ma bouche en était remplie. J’étais sonné, mais j’avais fait comme si de rien était. En tous les cas, si je ne l’avais pas épatée, j’avais du sûrement la faire rire. Quelle scène grotesque ! En plus je suis sûr qu’elle ne m’avait jamais calculé.

C’était l’époque du twist et des boums. Je me souviens avoir voulu organiser des surprises parties, dans le garage que mon père nous prêtait pour l’occasion. Nous étions 4 garçons et il n’y avait que 2 filles. Avec Jean-Jacques, nous étions partis à la recherche de filles volontaires que nous avions finies par trouver. Nous revoilà dans le garage, en train de danser, quand quelqu’un tambourina fortement à la porte. Francis était allé ouvrir, la porte avait basculé brutalement, le plaquant derrière. Deux mères en furie avaient fait irruption et étaient venues récupérer leur fille, en les giflant. Alain, qui dansait avec l’une des filles, avait juste eu le temps de sauter par la fenêtre, on ne l’avait plus revu. Cela nous avait refroidi dans notre tentative de continuer de faire des surprises parties à l’avenir. Pourtant cela marchait très fort pour la bande à Gogo et à Jean-Claude. Je crois même qu’ils avaient un local, « *Los Machocambos* ». Leur groupe était important en nombre.

Les filles de notre village étaient splendides, c’étaient toutes des « *canus* ». Personne, sûrement, n’a oublié Yvette C., l’une de nos plus belles *Miss Fort de l’Eau*. « *Ah qu’elles sont jolies les filles de mon village !* » pour parodier Enrico Macias. Quelques unes se sont mariées avec des étrangers au village. C’était à prévoir, vu la solide réputation de beauté qu’elles avaient, elles attiraient forcément des jeunes hommes venus d’ailleurs (envahisseurs !) Je pense à ma voisine Jeannine, qui avait rencontré Michel, un beau militaire moustachu de la 7ème DMR, basée au casino de Fort de l’Eau. Avec sa fine moustache, il me faisait penser à l’acteur Errol Flynn. On ne pouvait lui en vouloir de «*voler* » une de nos filles. Il était ici pour nous protéger. En 1960, ils se sont mariés, la fête avait eu lieu à la Sirène. Et toi aussi, Annie, tu as bien épousé un « *patos* ». C’est vrai qu’il était gentil. Vous aviez habité un moment au dessus du nouveau salon de coiffure de Mme Fréna, près de la boulangerie Salor. C’était un bel appartement tout neuf et je me souviens que Guy avait réservé toute une pièce pour y installer un train électrique avec tout l’équipement. Cela me ravissait de le voir fonctionner. Je me souviens également qu’il possédait un vaurien et quelques fois il nous emmenait, avec sa Dauphine, à Aïn Taya faire du voilier. Il avait une confiance absolue (pas forcément justifiée) en nous, puisqu’il nous l’avait prêté à 2 reprises. C’est Jean-Jacques qui tenait la barre, à un moment donné, dans un virage, la bôme avait percuté le crane d’Armand qui n’avait pas eu le reflex de se baisser, lors de la manœuvre. Il avait du avoir mal, mais cela ne nous avait pas empêché de bien rigoler.

Je ne comprends pas, pourtant il y avait des beaux gosses parmi les garçons de chez nous. En tous les cas, il y en avait un, blondinet, qui était la véritable coqueluche des filles, elles en étaient toutes folles. Jean-Claude, inséparable de son ami Pierre, faisait un réel malheur, mais il n’avait d’yeux que pour Maryse, tant pis pour les autres. Comment parler de tout ça, sans évoquer l’USFE. En effet, Jean-Claude faisait partie de l’équipe de football, il était gardien de but, et un bon gardien. A l’instar des Tranit. Pierre qui jouait également au foot, tenait un rôle d’attaquant, je crois. Parmi eux, il y avait aussi Dédé, Omar, Gogo, Claude, Selmi, Christian… j’en oublis. Nous avions un hymne pour célébrer les victoires, nombreuses, de nos équipes :

« *Aïe, aïe, aïe qu’elle est jolie la couleur de l’USFE,*

*Vert et rouge sur les côtés,*

*La plus belle du monde entier.*

*On a dit que l’USFE, elle perd à tous les matchs.*

*Non, non, non ce n’es pas vrai*

*Car elle gagne à tous les matchs* »

On sent bien le travail fouillé, la recherche minutieuse du texte. Je n’ai jamais connu l’auteur de ces paroles aussi savoureuses. Le connaitra-t-on un jour ?

Parmi nos amis, il y en avait un, particulièrement sociable, amusant, farceur, boute-en-train, rigolo, c’était Gogo. Un surnom très affectueux. Ce qu’il pouvait nous amuser ! Tous souhaitaient faire partie de ses amis. J’étais content d’être le sien, et je le suis resté.

La 4ème (**61-62**) avait changé ma vie complètement. L’instigateur de ce changement fut M. Amato. Il assurait les cours de math. M. Guillermain, les cours de français, d’histoire et géographie, M. Pilosu les cours de physique-chimie et Mme Souchaud, toujours fidèle au poste, l’anglais. Nous lui avions pardonné sa trahison de l’année précédente. Et nous en étions toujours amoureux, à croire que le mariage l’embellissait d’avantage. M. Amato avait troqué son *Aïcha* contre une règle moins grosse, mais plus longue. Il pouvait ainsi atteindre des objectifs plus éloignés. Tous les jours, il commençait ses cours par une interrogation écrite. Ceux qui faisaient des erreurs (comme bibi) recevaient, en guise d’avertissement un bon coup de règle sur la tête. Je peux dire que j’avais une tête blindée à force. N’empêche que, grâce à lui et sa règle, les maths avaient enfin fini par entrer dans mon crâne. Tant et si bien que, dans les derniers du classement, en entrant en 4ème, j’en étais ressorti second en math, derrière l’intouchable Francis, le fils du menuisier. Je m’étais réconcilié avec eux, et de plus, je m’étais aperçu que cette matière avait fini par me plaire. Du coup, M. Amato m’avait pris en affection. J‘avais beaucoup de respect et de vénération pour cet homme bourru et intransigeant. Depuis cette année, je me suis toujours bien débrouillé en math. Un grand merci M. Amato. Vous êtes gravé à jamais dans mon cœur et dans ma mémoire.

Parmi mes amis, il y en avait un, Gaby, qui était particulièrement doué pour les antisèches. J’étais vraiment bluffé par sa science. Dans un petit carré de rien du tout, qu’il planquait dans le creux sa main, il réussissait l’exploit d’y entrer une leçon entière, qui en réalité nécessitait toute une page. Le tout demeurait invisible. Chapeau Gaby ! Vraiment ! N’empêche qu’une fois, tu m’avais sauvé la vie. J’apprenais, comme je l’ai expliqué plus haut, mes leçons par cœur, bêtement. Le souci c’est que, si, par malheur, j’oubliais le 1er mot de la leçon, j’étais perdu, rien ne venait. C’est ce qui s’était produit lors de cette composition de géographie sur la Grande-Bretagne que M. Guillermain nous avait donnée. Je séchais lamentablement, tout simplement parce que je ne me souvenais plus du début. Gaby avait son bureau près du mien, heureusement. Il remplissait allègrement sa feuille. « *Gaby ! Gaby ! Comment ça commence ?* ». Il me soufflait le premier mot, cela avait suffit pour me remettre en mémoire la leçon entière. Merci Gaby !

Toujours, dans cette classe de 4ème, il y avait un autre camarade qui captait toute mon admiration. C’était Vincent, il écrivait en script, parfaitement, et à une vitesse incroyable. Belle écriture. Bravo Vincent !

C’était ma dernière année dans cette école de garçons Gorrias.

L’année scolaire d’après, mon père n’ayant pas encore eu sa mutation à Orly, je l’ai passée dans l’école des filles, qui était devenue pour l’occasion, l’école française de Fort de l’Eau. L’école de garçons, toujours sous la direction de M. Amato, était devenue une école arabe. Mme Guillermain conservait la direction de l’école française, qui, malgré son nom, était fréquentée également par des arabes. Dans cette classe de 3ème, il y avait 6 filles : Fathia, dont le frère faisait aussi partie de la classe, Josette, Nicole, Patricia, Michèle et Marylène. Elles s’étaient placées dans la rangée du milieu, encadrée par 2 rangées de garçons. Et devinez qui était dans la même rangée des filles, juste derrière elles ??? Claude et Jean-Max, les petits malins.

Les cours étaient répartis comme tels :

Mme Guillermain, en français. Elle faisait son cours dans un fauteuil roulant, je ne savais pas la maladie qui la rongeait la pauvre.

M. Guillermain, histoire et géo.

Mme Souchaud, anglais.

Mme Augière, math.

M. Augière, physique-chimie.

J’étais amoureux de Nicole. A cet âge là, on avait le cœur bien léger. Elle habitait Zéralda, elle avait un frère, Edgard, qui partageait la même classe. Ils vivaient à Fort de l’Eau, vers la route de la Verte-Rive, chez une tante, je crois. Pendant les vacances, j’avais convaincu 2 copains, Francis et Christian, d’aller la voir à Zéralda à vélo. Nous étions arrivés jusqu’à Staouéli, la ville avant, et nous avions rebroussé chemin car mes 2 accompagnateurs en avaient décidé ainsi. Notre trajet aller-retour avait duré 4h. Cette année avait été sanctionnée par 2 examens, le B.E. et le B.E.P.C.

Au mois de juin, Francis et moi avions décidé d’aller jusqu’à La Pérouse, en kayak, à partir de Fort de l’Eau. Nous partions du fort à 9h, et nous avions pagayé jusqu’à La Pérouse où nous arrivions à midi. Nous ne pensions pas mettre autant de temps. Le kayak en toile avait été construit par Charles, le frère de Francis. C’était une belle embarcation étroite en toile épaisse, dans laquelle il avait fabriquait une fente pour y glissait une quille. Il y avait installé également tout le nécessaire pour la gréer en voilier ??? J’avais émis un doute quand à l’efficacité de cette transformation. Comme il était très tard, alors que nous étions encore dans le port, Francis, malgré mon désaccord, avait décidé de mettre les voiles. Après tout c’était son bateau et il faisait ce qu’il voulait avec. Je l’avais prévenu qu’on risquait le chavirage ainsi équipé. D’autant que le vent était fort et la mer en dehors du port, assez houleuse. Mais non, avait-il affirmé ! Je vous assure que c’est impressionnant, un esquif si frêle avec une voilure pareille. Dés la sortie du port, ce qui devait arriver arriva, le bateau chavira, et nous voilà dans l’eau. Francis ne savait pas nager. Heureusement le kayak ne coulait pas, nous avions pu nous y agripper. En tombant dans la flotte, Francis avait conservé ses lunettes, miracle ! Puisque je savais nager, il m’incombait d’aller vers le rivage, distant de 2km environ. Je nageais à contre-courant, le vent soufflait vers le large. Je nageais, je nageais, je commençais même à fatiguer, je levais la tête pour voir où j’en étais. Le rivage ne s’approchait pas, mais surtout, l’embarcation s’éloignait dangereusement. Je décidais donc d’y retourner, et rejoignait Francis. Nous avions beau crier et siffler, car on distinguait bien les gens sur le rivage. Personne ne nous entendait, le vent emportant vers le large, nos appels de détresse. Cela commençait à être inquiétant, voilà déjà plus de 2 heures que nous avions coulé. Malgré la période, sans bouger, l’eau commençait à devenir froide. Francis avait eu la bonne idée d’agiter nos pagaies, et grâce à l’eau qui suintait dessus, cela miroitait face au soleil et avait fini par attirer l’attention des baigneurs. J’avais été soulagé quand j’ai vu des hommes mettre une barque à la mer et agiter un casque colonial, pour indiquer qu’ils nous avaient bien repérés. Nos sauveteurs, des arabes, arrivés à notre niveau, nous avaient hissés à bord. Francis avait presque exigé que l’on ramenât le kayak, son frère l’aurait mal pris. Qu’est-ce que j’en avais à foutre de ce rafiot. Des braves gens viennent nous sortir du pétrin et encore il faut quémander. Il avait donc fallu remorquer le kayak. Arrivés sur la plage ou il y avait un attroupement considérable qui nous attendait, heureux, nous avions serré la main de chaque personne, cela nous avait pris un bon quart d’heure. Dans ces cas-là, on aurait embrassé tout le monde. Vraiment, on venait de nous sauver la vie. Pour le retour, Francis m’avait proposé de le faire en kayak. Pas fou ! Risque pas ! Je préférais rentrer à pied par la route. Je suis parti avec la voilure du bateau en oubliant chaussures et polo. Bien que nous étions seulement fin juin, il faisait déjà si chaud que le goudron de la route fondait. Je restais presque collé au sol à chaque pas. Comme je me brûlais la plante des pieds, je passais régulièrement dessus la voilure encore mouillée. J’avais attrapé le plus gros coup de soleil de ma vie, je n’en pouvais plus. Plus tard, sur le bord de la route, une traction avant s’était arrêtée à côté de moi, c’était Toto, le garagiste, et Gaby qui étaient partis à notre recherche. Sachant que nous faisions du bateau, ils avaient balayé toute la baie, d’Alger à La Pérouse. Ils m’avaient retrouvé sur le retour. Tout le monde dans le village s’inquiétait. Il était temps d’ailleurs car mes pieds, ensanglantés, n’auraient pas pu me conduire encore longtemps. En arrivant à la maison, inquiété par Mme Mercadal, j’accourais vite voir ma mère que je trouvais dans un tel état de douleur et de désespoir que j’en avais eu plus peur que de la mésaventure que je venais de vivre. Le lendemain matin, je passais le B.E.P.C. Et c’était la dernière année que je passais dans mon cher village. Fort de l’Eau. Je t’ai quitté définitivement ce 8 septembre 1963.

De toutes ces personnes, familles et amis, qui ont fait partie de ma vie d’enfant et d‘adolescent, certains nous ont quittés, hélas ! C’est naturellement pour moi une immense tristesse. Elles ont partagé ma joie à Fort de l’Eau. Elles me manquent toutes. Je crois en Dieu et je sais qu’un jour, il me donnera l’occasion de retrouver ce bonheur avec eux. J’en suis persuadé, sinon la vie n’aurait aucun sens.

Avant de vous quitter, je souhaiterais vous rappeler que la vie n’avait pas toujours été si idyllique que ça. Je pense à toi, Bréant, dont j’ai malheureusement oublié le prénom, pardonne-moi. Peut-être que ta sœur, si elle vit toujours à Aix-en-Provence, pourra me le rappeler. Tu avais 13-14 ans, peut-être moins, quand, durant ce triste jour, dans un train d’Alger, tu as été fauché à bout portant par le tir d’une mitraillette d’un garde mobile irresponsable. Je n’étais pas sur place quand ce meurtre immonde avait été commis, mais j’ai l’impression que cette rafale raisonne toujours dans ma tête. Et toi, Daniel Sanchez, ton papa tenait l’atelier de cordonnerie en face du boulodrome à la sortie du village. Tu étais un gaillard costaud, tu n’as pas pu empêcher cette saleté de méningite foudroyante de te terrasser, alors que tu portais un banc à bout de bras, en classe. Quant à toi, mon copain Claude Mazella, tu avais 16 ans ou presque, tu as lâchement été enlevé, sur la route d’Alger, après l’infamant « *cessez-le-feu* » du 19 mars, qui donnait la possibilité aux gens du FLN de commettre, en toute impunité, les crimes les plus odieux (ne me parlez surtout pas de repentance). Ton ami (l’apprenti coiffeur d’Alphonse Arbona, dont le salon se situait à l’entrée du village) a eu plus de chance que toi, puisque tes ravisseurs qui t’emmenaient vers une destination inconnue, n’ont pu le kidnapper lui aussi, faute de place dans le véhicule. Combien de va-et-vient, entre Fort de l’Eau et la Casbah d’Alger, où les chefs FLN avaient désormais pignon sur rue, ton père a du entreprendre pour supplier ta libération. Combien de rançons ont été versées, en vain, avec l’espoir d’une issue heureuse, entretenue sadiquement par ces mêmes chefs. Tu as disparu, ce jour-là, sur une route d’Algérie, sans jamais disparaître de nos cœurs. C’est avec une immense émotion, mes 3 chers camarades de classe, que je vous rends hommage aujourd’hui.